

001	UTBM Service communication	Usine Nouvelle	01-2019
		L'entretien	industrie-historien-Pierre Lamard

www.usinenouvelle.com

L'USINE NOUVELLE



L'ENTRETIEN
Pierre Lamard

«Les industriels
ont toujours une
intention dans
ce qu'ils montrent»

Historien des techniques
à l'université de technologie
de Belfort

PAGE 4

N° 3593 . DU 27 DÉCEMBRE 2018 AU 16 JANVIER 2019 . 5,90 EUROS

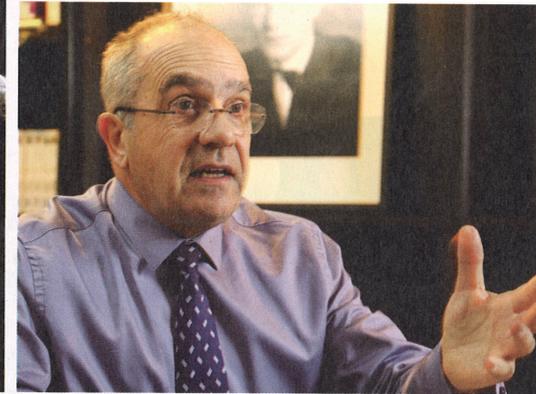
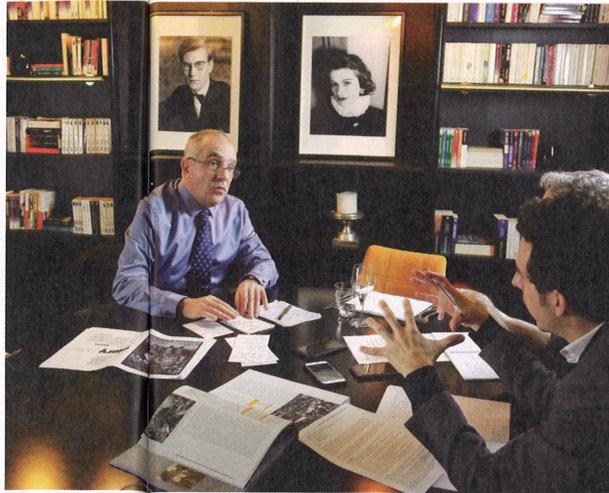


Industry stories

Chronique après chronique,
découvrez ces récits
qui font la grande
histoire de l'industrie.

Pierre Lamard

« LES INDUSTRIELS ONT TOUJOURS UNE INTENTION DANS CE QU'ILS MONTRENT »



L'industrie a toujours eu une place dans l'art, comme le raconte Pierre Lamard, qui revient aussi sur les différents mouvements sociaux en France.

PROPOS RECUEILLIS PAR
GUILLAUME DESSAIX ET OLIVIER JAMES
PHOTOS PASCAL GUITTET

Pierre Lamard est historien des techniques à l'université de technologie de Belfort-Montbéliard. Il a écrit et dirigé de nombreux ouvrages, dont « Image(s) de l'industrie du XIX^e au XX^e siècles », « Art et Industrie XVIII^e-XXI^e siècles » et « Alstom à Belfort, 130 ans d'aventure industrielle ».

Comment a évolué la représentation de l'industrie aux cours des siècles ?

Le monde du travail, en particulier l'univers des mines, apparaît très tôt dans la peinture. Certaines toiles de Dürer ou de Brueghel, au XV^e et XVI^e siècles, représentent également des scènes de la vie quotidienne où l'on retrouve divers corps de métiers : les charbonniers, les paysans, les chimistes... Paru en 1556, « De re metallica », l'ouvrage du savant allemand Agricola consacré aux mines et à la métallurgie, est illustré par des gravures mettant en avant les techniques. Les encyclopédies, comme celle de Diderot et d'Alembert au XVIII^e siècle, auront ensuite l'ambition pédagogique de transmettre ces techniques, là encore par l'image. Puis vient le tour du monde industriel, sans qu'il fasse pour autant l'objet de beaucoup d'attention de la part des artistes, hormis quelques exceptions comme la Fonderie royale du Creusot ou les arsenaux. Ces œuvres de commande visent à sublimer la puissance militaire de l'État. Plus tard, il y aura des initiatives privées similaires, telles que « La Visite de la duchesse de Berry à Saint-Gobain », peint par Pingret en 1824. On peut signaler à la même époque la magnifique série de lithographies de Jean Mieg sur les manufactures du Haut-Rhin.

Mais on ne montre pas encore l'homme dans l'usine ?

C'est vrai. Toutefois, peu à peu, ce qui se passe à l'intérieur de l'usine va susciter l'intérêt des artistes. Ils pénètrent l'intimité de ce lieu pour magnifier le travail de l'homme. On peut évoquer Ignace-François Bonhommé, dit « le forgeron », au début du XIX^e siècle. C'est le peintre de la métallurgie par excellence. Il use du clair-obscur pour restituer l'ambiance, les intérieurs de forge. Lors de la seconde moitié du XIX^e siècle, les impressionnistes, comme Claude Monet, intègrent l'usine dans le



« Coulée de fonte au Creusot »,
d'Ignace-François Bonhommé, vers 1864.
« Le Fondeur » d'Eugène Carrière, 1900.

paysage. Van Gogh a réalisé plusieurs tableaux sur le sujet, dont « Usines au clair de lune ». Quelques peintres moins emblématiques tentent de témoigner de la condition ouvrière. Je trouve très belle la lithographie d'Eugène Carrière, « Le Fondeur », qui traduit l'effort, la dureté du travail. Alors que s'expriment les idéologies sociales à la fin du XIX^e siècle, ces œuvres expliquent la montée des tensions et la multiplication des révoltes.

Au XX^e siècle se déploie un nouveau support visuel, la photographie...

Les albums photographiques d'Ernest Mésièrè, avant la Première Guerre mondiale, restent très connus. Ses photos, issues de commandes, sont l'expression d'une mémoire d'entreprise, elles montrent une communauté de travail fière de ses productions. On y voit par exemple le contremaître ou le patron au milieu de ses ouvriers.



La photographie reflète-t-elle mieux la réalité des conditions de travail ?

Ce n'est pas si évident. Je vais vous donner un exemple. Dans les années 1930, le fabricant de biscuits LU, à Nantes, passe une commande auprès d'un photographe pour montrer son savoir-faire. On sélectionne alors les ouvrières les plus minces, on les fait poser. Parallèlement, LU commande une série de gouaches. Les commentaires des ouvriers sont sans appel : les peintures, avec leurs couleurs, expriment selon eux plus fidèlement leur quotidien que les photos en noir et blanc qui les figent. La sensibilité d'un peintre parvient parfois à mieux capter la réalité que celle d'un photographe.

Comment les industriels ont-ils exploité les possibilités de la photographie ?

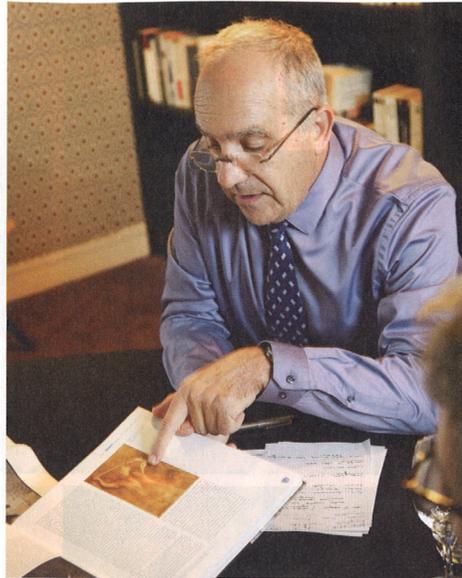
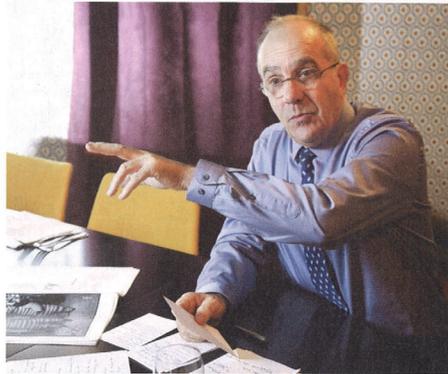
L'entreprise cherche à faire passer des messages, d'abord en interne puis à l'extérieur. Prenez le journal interne de Peugeot, « Trait d'Union ». Son titre soulignait les liens entre les usines et les salariés, quelles que soient leurs qualifications. L'image sert déjà à montrer de nouvelles méthodes de travail,

« Les entreprises cherchaient d'abord à faire passer des messages en interne. Petit à petit, elles se sont rendu compte de l'intérêt d'exprimer leurs valeurs à l'extérieur, via des affiches, la publicité... »

de nouveaux investissements, la vie sociale en entreprise. Petit à petit, les entreprises se sont rendu compte de l'intérêt d'exprimer leurs valeurs à l'extérieur, via des affiches, la publicité et les supports vidéo. Au XX^e siècle, l'image devient véritablement un objet de communication pour l'industrie. Aujourd'hui, on montre nettement moins la communauté de travail dans les journaux internes.

D'où vient l'image emblématique de l'usine avec sa toiture en dents de scie, ou shed ?

Au XIX^e siècle, les manufactures étaient souvent construites en hauteur. Au XX^e siècle, les usines passent à l'horizontalité pour accueillir la production à la chaîne. La forme des sheds apparaît en Angleterre vers 1820 pour faire entrer la lumière dans ces bâtiments très étendus. Il ne faut pas oublier la cheminée qui fume, pour évacuer la pollution, mais



surtout pour symboliser la puissance industrielle. Cependant, les temps ont changé. Pour la couverture d'un livre consacré à Alstom à Belfort, que j'ai codirigé avec Robert Belot, nous souhaitions représenter le passage du passé à la modernité. Une estampe figurant des bâtiments avec des cheminées et des volutes de fumée a été écartée par la direction du site. Preuve que les industriels font attention à l'image qu'ils renvoient et ont toujours une intention dans ce qu'ils montrent.

Avez-vous un exemple en tête ?

L'une des usines du groupe Japy, devenue la PME Cristel Inox, spécialisée dans les casseroles haut de gamme, est à ce titre intéressante. La société tentait alors de pénétrer le marché japonais. Lorsque des investisseurs japonais sont venus visiter le site reconverti, ils ont vu la base des anciennes cheminées conservées, ainsi que les ateliers d'époque modernisés. Un symbole, pour eux, de la pérennité et du respect des traditions. Cette image, qui correspondait aux canons de leur culture, les a rassurés et a contribué à les mettre en confiance.

À quand remonte la notion de patrimoine mémoriel ?

Elle apparaît avec la crise du choc pétrolier, au début des années 1970, et l'inquiétude de voir disparaître des pans entiers de l'industrie. Ce n'est pas un hasard si Pierre Peugeot crée son musée dès le début des années 1980. On sent alors qu'une culture d'entreprise est malmenée. On voit d'ailleurs naître les premières photos de friches industrielles. Au milieu des années 1980, lorsque j'ai rédigé ma

« Il faudrait un historien des sciences et des techniques dans chaque école d'ingénieurs. Au moins pour attirer l'attention sur les phénomènes de temps long qui ont existé. »

« 325 000 francs », paru en 1955, l'exploitation du travailleur, les cadences, le travail à la chaîne sur les presses à emboutir.

De quand datent les premières révoltes ouvrières et quel rôle ont-elles joué dans la formation des mouvements sociaux ?

Les premières révoltes restaient très circonscrites, propres à quelques ouvriers et à leur manufacture. Il s'agissait de révoltes d'ateliers. En 1831, celle des canuts, les travailleurs de la soie, qui éclate à Lyon, est le premier mouvement d'ampleur. Pas réellement organisé, il rassemble des milliers de manifestants et fait des centaines de morts. « Vivre en travaillant ou mourir en combattant » est leur devise. L'ensemble de la main-d'œuvre lyonnaise s'insurge contre des salaires en baisse de 25 % depuis le début du XIX^e siècle. C'est une première bascule, le tout début d'une prise de conscience des classes.

Ensuite, ces mouvements deviennent nationaux ?

Exactement. Il y a d'abord la loi Ollivier, en 1864, qui met fin au délit de coalition et ouvre le droit de grève, en le dépénalisant. Puis la loi Waldeck-Rousseau, en 1884, qui offre la liberté syndicale, intégrée au code du travail. Ce sont des mouvements d'ampleur qui permettent à des théoriciens sociaux d'affirmer que le monde ouvrier n'est plus simplement une multitude de communautés de travail, mais bien une classe sociale à part entière. On parle désormais d'une conscience de classe. Les théoriciens commencent à définir un système d'exploitation de l'homme, relaient la question de la lutte

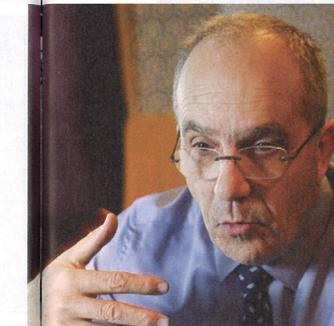
thèse sur l'entreprise Japy, qui fermai, j'ai dû abattre deux petits arbres pour accéder à un local où demeuraient, dans l'oubli, des archives !

Comment la littérature a-t-elle témoigné de la condition ouvrière ?

Le « Journal d'usine » de la philosophe Simone Weil, qui relate son expérience chez Alstom et Renault en 1934-1935, a servi à faire connaître la réalité de la condition ouvrière. Mais il s'adressait davantage à une élite bourgeoise et universitaire, voire aux leaders syndicaux, qu'aux ouvriers eux-mêmes. L'écrivain Roger Vailland, membre du parti communiste, dénoncera également, dans son roman



La grève du centenaire d'Alstom, en 1979, est restée dans les annales.



Quelle grande grève française est restée dans les mémoires ?

Celle du centenaire d'Alstom à Belfort, en septembre 1979, est intéressante. La direction prépare un banquet et décrète que l'on va offrir des cadeaux aux ouvriers. Ils ont le choix entre un stylo, une bouteille de cognac, une médaille souvenir... Pour eux, c'est un affront, une injure. Les dirigeants ne voient pas la grève arriver. Elle sera pourtant générale et durera trois semaines, soutenue par les autorités locales. L'affaire devient nationale et fait la une des journaux pendant près de soixante jours. Ouvriers et cadres occupent l'usine et réclament de la considération et des hausses de salaires. Qu'ils obtiendront. Cette mauvaise communication d'entreprise marque le début d'un désamour entre la direction et le site de Belfort. C'était une erreur totale.

Existe-t-il un lien entre les mouvements sociaux, voire les révoltes, et l'industrie ?

Jusqu'en 1917, les ouvriers ne renghent pas à travailler en usine, malgré la pénibilité et les longues journées. Cela n'empêche pas la volonté d'émancipation de la classe ouvrière, avec par exemple la création des syndicats réformistes, ou d'un syndicat plus révolutionnaire la CGT, en 1895. De nombreuses grèves ont lieu en 1901 et 1902, sans pour autant parvenir à fédérer un grand mouvement de lutte sociale. Les choses changent à compter de la révolution russe de 1917, où le travailleur prend la main. La fin de la Première Guerre mondiale marque le début d'une volonté très forte de contestation et de négociations sociales. Tensions et revendications se cristallisent. On assiste à l'émancipation des communistes de la Section française de l'Internationale ouvrière en 1920 par exemple. Viennent alors la limitation du temps de travail, les congés payés, le salaire minimum garanti... Les revendications ouvrières ont toujours fait avancer les choses.

Quels sont les grands mouvements sociaux en France au cours du XX^e siècle ?

On pense évidemment au Front populaire en 1936. La classe ouvrière sent qu'elle peut interpeller la classe politique, tirer profit de ce mouvement et améliorer ses conditions de travail. Ce sont des grèves faites dans la joie, on joue de l'accordéon dans les usines. Il y a une espérance. Et avec elle, des avancées sociales considérables. Mai 68, aussi, est marqué par l'espoir. Ce n'est plus le cas aujourd'hui. Il n'y a pas de stratégie, de vision pour valoriser l'industrie auprès du grand public.

Avec l'essor des robots et de l'intelligence artificielle, ne va-t-on pas s'orienter vers une acculturation des salariés, qui ne seront plus nécessairement passionnés par leur domaine de compétences ?

C'est un risque. La connaissance disparaît avec le renouvellement des machines. À travers la culture industrielle japonaise par exemple. Avec le lean management et les 5S, on a supprimé ce qui paraissait inutile. Et l'on s'est aperçu que l'on ne se préoccupait pas de la mémoire technique, qu'elle disparaissait. Les mêmes machines ont eu des destinées différentes, selon qu'elles allaient chez Renault ou Peugeot, par le bricolage opéré pour des besoins particuliers. Rien n'est formalisé. Il faut au contraire capitaliser sur la connaissance. Les entreprises ne le font pas suffisamment. Ainsi, Peugeot a travaillé sur la voiture électrique dans les années 1940 et pourrait se servir aujourd'hui de ces travaux et peut-être gagner du temps.

L'industrie parvient-elle à rester moderne auprès du public ?

L'usine ne séduit plus, il faut redorer son image. Pour les générations actuelles, nombre de clichés subsistent. Pourtant, aujourd'hui, les ateliers de fabrication, ce sont aussi des robots qui animent les espaces, c'est le règne de la cobotique. Et l'industrie reste encore synonyme d'emplois supprimés. D'ailleurs, on oriente beaucoup d'élèves de collage en échec scolaire vers les filières techniques.

Selon vous, manque-t-il une culture historique dans l'enseignement des ingénieurs et des techniciens ?

Bien sûr. Il faudrait un historien des sciences et des techniques dans chaque école d'ingénieurs. Au moins pour attirer l'attention sur les phénomènes de temps long qui ont existé. Pourquoi telle invention a raté, s'est développée, a duré... Il faudrait apporter un regard critique par rapport à la technique. La technique n'est pas neutre. Éléves ingénieurs, posez-vous la question de l'usage, de l'acceptabilité sociale, de l'environnement... Ayez l'esprit critique, du recul et l'envie d'analyse !

www.usinenouvelle.com